

# Descartes

## Correspondance avec Élisabeth et autres lettres

Présentation

par Jean-Marie Beyssade et Michelle Beyssade



# Descartes

## Correspondance avec Élisabeth et autres lettres

Après avoir lu les *Méditations métaphysiques*, la jeune Élisabeth de Bohême demande à s'entretenir avec Descartes pour obtenir des réponses. Ainsi naît, entre un philosophe déjà vieux et une princesse mélancolique, une conversation épistolaire qui durera sept ans, jusqu'à la mort de Descartes en 1650. Ils discuteront aussi bien de mathématiques et de géométrie que de l'union de l'âme et du corps, des passions, du bonheur et de Dieu. Sans jamais renier sa pensée – bien plutôt en la fortifiant –, Descartes diagnostiquera à la jeune femme un excès de cartésianisme : pour la soigner, il valorisera les plaisirs de la vie courante, le repos de l'esprit et le manque de sérieux.

Ce volume rassemble la correspondance intégrale entre Descartes et Élisabeth, ainsi que des lettres du philosophe à divers correspondants, dont le médecin Regius, Christine, reine de Suède, et Chanut, ambassadeur de France en Suède.

Présentation, notes, chronologie et index  
par Jean-Marie Beyssade et Michelle Beyssade

Bibliographie mise à jour par Delphine Antoine-Mahut

En couverture :  
Illustration  
de Virginie Berthemet  
© Flammarion



Flammarion





DESCARTES

CORRESPONDANCE  
AVEC ÉLISABETH  
et autres lettres

*Introduction, chronologie et index*

*par*

Jean-Marie BEYSSADE et Michelle BEYSSADE

*Bibliographie mise à jour en 2018*

*par*

Delphine ANTOINE-MAHUT

GF Flammarion

*Du même auteur  
dans la même collection*

DISCOURS DE LA MÉTHODE (édition avec dossier).  
DISCOURS DE LA MÉTHODE *suivi d'extraits de* La Diop-  
trique, Les Météores, Le Monde, L'Homme, Lettres *et de*  
La Vie de Descartes par Baillet.  
L'HOMME.  
LETTRE-PRÉFACE DES PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE.  
MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES (édition avec dossier).  
MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES. Objections et réponses  
*suivi de* Quatre Lettres (édition bilingue).  
LES PASSIONS DE L'ÂME.

© Flammarion, Paris, 1989.  
Édition mise à jour en 2018.  
ISBN : 978-2-0814-4494-2



## INTRODUCTION

## PHILOSOPHER PAR LETTRES

Peut-on philosopher par lettres ? La question, aussi vieille que la philosophie, est reprise à l'âge classique. A nouveaux frais. Car depuis les lettres de Platon, d'Epicure ou de Sénèque, bien des transformations dans l'idée même de philosophie, dans son contenu et dans ses modes de diffusion lui ont donné plus qu'une nouvelle actualité : un nouveau sens. Appliquons la question à Descartes. La réponse de fait ne laisse aucune place à l'hésitation : sur les onze volumes de la grande édition Adam et Tannery, cinq sont consacrés à la correspondance, les cinq premiers. Mais le fait constaté ne dispense pas d'une enquête sur le droit, il l'appelle. De quel droit l'œuvre philosophique cartésienne, qui s'est concentrée en un tout petit nombre de livres, a-t-elle connu ce redoublement presque parfait, la floraison des correspondances autour de quelques places fortes bâties selon la rigueur rationnelle de l'ordre ?

Ni du droit privé ou des héritages (sur lequel le futur philosophe a acquis à Poitiers ses diplômes de juriste avec des thèses que l'on vient de retrouver<sup>1</sup>), ni non plus du droit public ou de l'autorité scolaire ou scolastique, du droit des Ecoles : du droit des fondateurs, plutôt, sinon des héros. Le besoin a fait le

1. Voir J.-R. Armogathe et V. Carraud, Bulletin Cartésien XV, Liminaire, in *Archives de Philosophie* 50, 1987, cahier 1, p. 1-4.

droit : besoin ou exigence ou volonté de système ; absence d'institution déjà là pour transmettre le système ou le chercher. Descartes a gardé de l'Antiquité, et du Moyen Age, l'idée de la philosophie comme somme, comme totalité unifiée, comme universelle. Synoptique ou catholique, sinon encore encyclopédique ou synthétique, elle doit parler de tout et elle doit parler à tous. Parler de tout n'est pas parler de chaque chose l'une après l'autre, ce qui serait à la fois impossible et absurde, mais parler de ce qui commande tout discours, des principes. Principes des sciences, bien sûr, et non point des autres discours, ceux de la vie ordinaire ? Il faudra y revenir, l'affaire n'est pas si simple. Et parler à tous, ici, est aussi essayer de parler à chacun. « C'est le plus grand bien qui puisse être dans un Etat que d'avoir de vrais philosophes. Et outre cela, pour chaque homme en particulier, il n'est pas seulement utile de vivre avec ceux qui s'appliquent à cette étude, mais il est incomparablement meilleur de s'y appliquer soi-même ; comme sans doute il vaut beaucoup mieux se servir de ses propres yeux pour se conduire<sup>1</sup>. » L'activité philosophique, au fondement des sciences, est une affaire d'intérêt public remise à l'initiative privée d'un chacun. La première vérité est fille du doute, doute sur l'autre, sur l'extérieur, sur le public. Elle serait resserrement sur le privé, sur la solitude d'un *ego*, solipsisme, si cet *ego* n'était en quête de vérité, de toutes les vérités et de vérités bonnes pour tous. Le moi, le monde et Dieu signifient désormais du moi vers le monde par Dieu. Pourquoi ce cheminement ne se fait-il pas par le livre, le livre qu'un grand penseur écrit, seul, où il consigne la vraie voie à suivre, de la métaphysique à la physique et à toutes les autres sciences, et où chacun, par après, comme

1. *Principes de la Philosophie*, Lettre-préface de 1647, A'I-IX(2)-3 1.12-19.

(Les références sont données dans l'édition Adam-Tannery, marquée AT, et dans l'édition de Ferdinand Alquié, marquée FA.)

lecteur, peut se former lui-même pour réactualiser à son propre compte les progrès accomplis et, s'il en est capable, en réaliser de nouveaux ?

Il se fait par le livre ou par des livres, mais non pas seulement par des livres, *Discours de la Méthode, Méditations, Principes, Passions de l'Ame*. « J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance<sup>1</sup>. » Il ne faut pas commettre, bien sûr, le contresens d'entendre ici le terme de *lettres* au sens restreint d'aujourd'hui. Il recouvre, globalement, tout ce qui est écrit, et même imprimé, tout ce qui se lit. Mais il déborde ce qui est au sens étroit *livre*, ouvrage conçu d'emblée par son auteur pour être publié, proposé en bloc au public. On dirait volontiers que les lettres (au sens moderne et restreint) ne sont pas une sorte d'appendice, second et secondaire, à surajouter à l'œuvre même, qui serait faite de livres. Au contraire ce sont les livres qui sont une forme, essentielle certes mais partielle, des lettres (au sens large) : du coup, les lettres au sens moderne, les correspondances, ne sont pas des éléments étrangers dont la présence appellerait une justification voire une excuse. Elles perpétuent, avec la discrétion qui convient à un accompagnement, l'essence de l'entreprise, ce qui dans cette entreprise n'était pas tout à fait épuisé par les livres publiés, ou même simplement rédigés. A la frontière du public et du privé, les correspondances philosophiques de Descartes font droit au besoin d'universalité, quand nulle institution n'existe (plus, ou encore) pour le satisfaire. Il n'existe plus de langue philosophique unique, comme le latin l'avait été longtemps, ou à peu près. En Italie, en Angleterre, en France, les langues nationales accèdent les unes après les autres à cette fonction, en attendant l'Allemagne : Descartes n'a pas seulement, dans son œuvre écrite, à assurer la cohérence de son double langage (à faire traduire ses œuvres françaises en latin ou ses œuvres latines en français), il a à communiquer avec des pairs pour lesquels, dans leur langue respec-

1. *Discours de la Méthode*, I AT-VI-4 1.21.

tive, les mêmes problèmes se posent. Il n'y a plus d'Écoles dans lesquelles la vérité du dogme soit officiellement transmise, et qui réinstituent sous la fiction d'un échange l'unilatéralité enseignante : l'Académie ignorait les lettres à Platon, le Jardin ignorait les lettres de Ménécée, et Lucilius écrivait-il à Sénèque ? Descartes rêvait sans doute que ses *Principia* devinssent le manuel enseigné dans les Collèges de Jésuites, mais ce rêve se heurte à la réalité de ses conflits avec les Universités, catholiques ou réformées. Le débat intellectuel, élément du savoir moderne, trouvera bientôt d'autres voies canoniques. Newton, Malebranche et Leibniz ne cesseront certes pas d'écrire, et des lettres philosophiques. Mais les sociétés savantes d'une part, les publications périodiques d'autre part, assurent déjà autrement l'indispensable fonction d'échange à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Du vivant de Descartes, il n'existait encore ni *Royal Society* ou *Académie des Sciences*, ni *Acta eruditorum*. D'où la multiple floraison de ses correspondances.

## I. CORRESPONDANTS ET CORRESPONDANCES

Un nom domine les autres : Marin Mersenne. Descartes absent de France a trouvé en lui son résident à Paris, comme retiré au désert son informateur privilégié. Sciences, philosophie, affaires personnelles, publications, privilèges à obtenir ou corrections à faire, tout ou presque passe par lui. « Un homme érudit, très sage et très bon. Sa chambre était préférable à toutes les écoles du monde, gonflées comme elles sont de l'ambition des professeurs. Si quelqu'un découvrait un théorème important ou un principe nouveau, c'était à Mersenne qu'il fallait l'apporter ; et il discutait avec les savants, dans son style clair, dépouillé de toute figure rhétorique, de toute phrase sentencieuse, de toute ostentation et de toute astuce, les problèmes qu'ils apportaient, afin qu'ils puissent répondre sur-le-champ, ou y réfléchir

chez eux. Il a publié les meilleures de toutes ces découvertes, désignant chacune par le nom de son auteur. Mersenne était le pôle autour duquel tournaient toutes les étoiles dans la constellation de la science<sup>1</sup>. » Pôle et étoiles : ce jugement de Hobbes aide à cerner ce que Descartes attendait de son ami, et ce qu'il ne lui accordait guère. Mersenne a été pour lui un intermédiaire plus qu'un interlocuteur. Apparemment les livres de Mersenne n'ont pas trouvé en Descartes un lecteur trop attentif. Un peu cruellement, il écrit à Huygens avec la réserve de l'*inter nos dictum*, « soit dit entre nous », courante quand on parle mal d'un ami absent : « je le connais beaucoup mieux par sa personne, qui est très bonne, que par ce qu'il a fait imprimer, de quoi je n'avais encore jamais tant lu que j'ai fait depuis une demi-heure<sup>2</sup> ». Descartes mesurera tout le prix de l'ami à sa mort, en 1648. « J'avais cet avantage, pendant la vie du bon père Mersenne, que, bien que je ne m'enquise jamais d'aucune chose, je ne laissais pas d'être averti soigneusement de tout ce qui se passait entre les doctes ; en sorte que, s'il me faisait quelquefois des questions, il m'en payait fort libéralement les réponses, en me donnant avis de toutes les expériences que lui ou d'autres avaient faites, de toutes les rares inventions que l'on avait trouvées ou cherchées, de tous les livres nouveaux qui étaient en quelque estime, et enfin de toutes les controverses qui étaient entre les savants. » Et il ajoute à Carcavi, peut-être pour sonder le gué, « je craindrais de me rendre importun, si je vous demandais toutes ces choses ensemble<sup>3</sup> ».

Mersenne, correspondant privilégié, est-il le correspondant exemplaire ? Point tout à fait — pour autant du moins que nous puissions en juger par les lettres de

1. Hobbes cité par Jeffrey Barnouw, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 82<sup>e</sup> année, n° 2, avril-juin 1988, p. 45-46.

2. Lettre à Huygens, 25 février 1637, AT-I-620 1.17-20 (FA-I-519 et note 4).

3. Lettre à Carcavi, 11 juin 1649, AT-V-365 1.7-19 (FA-III-929-930).

Descartes là où nous manquent celles du Minime. Le vrai correspondant est celui qui impose à la fois, dans la correspondance, relance intellectuelle et relance affective, et qui par là s'impose comme *alter ego*. Le rôle est difficile à tenir dans une philosophie du *cogito*, où l'altérité première et la plus indubitable est celle de Dieu, d'un Dieu qui n'a pas coutume de répondre aux lettres qu'on lui adresserait. Marin Mersenne a réussi à obtenir de Descartes qu'il approfondisse telle ou telle thèse doctrinalement décisive : à commencer par la première thèse métaphysique, la célèbre création des vérités éternelles, dans les trois lettres du printemps 1630. Il a suscité telle ou telle réaction affective, y compris une très exceptionnelle lettre d'excuses. « Vous me conviez à faire imprimer d'autres Traités, et vous retardez cependant la publication de celui-ci (à savoir le *Discours de la Méthode*, pour lequel Mersenne arrachait un privilège exceptionnellement glorieux). Je n'ose écrire tout ce que j'en pense<sup>1</sup>. » On imagine la réponse au ton des lettres suivantes. « Je suis extrêmement marri d'avoir écrit quelque chose en mes dernières qui vous ait déplu, je vous en demande pardon ; mais je vous assure et vous proteste que je n'ai eu aucun dessein de me plaindre en ces lettres-là, que du trop de soin que vous preniez pour m'obliger, et de votre grande bonté. [...] Et c'est pour cela seul que je vous mandais que je n'osais écrire ce que j'en pensais. Car de dire que vous eussiez aucune envie de vous prévaloir de ce qui est en ce livre, je vous jure que c'est une chose qui ne m'est jamais entrée en la pensée, et que je dois être bien éloigné d'avoir de telles opinions d'une personne de l'amitié et de la sincérité duquel je suis très assuré ; vu que je ne l'ai pas même pu avoir de ceux que j'ai su ne m'aimer pas, et être gens qui tâchent d'acquérir quelque réputation à fausses enseignes<sup>2</sup>. » Mais rapport affectif et création intellec-

1. Lettre à Mersenne, avril ou mai 1637, AT-I-364 1.3-5 (FA-I-532).

2. Lettre à Mersenne, mai-juin 1637, AT-I-374-375 (FA-I-542).

tuelle ne se rejoignent guère dans cette correspondance. Mersenne a peut-être été le pôle autour duquel tournaient toutes les étoiles dans la constellation de la science : il n'a jamais été lui-même un astre capable d'infléchir la trajectoire de l'astre cartésien.

Qu'attendre d'une lettre, quand on écrit en philosophe et que l'on publie des ouvrages ? Un rapide échange entre Descartes, l'émigré de l'extérieur revenu pour un bref séjour à Paris, et Arnauld dans la demi-clandestinité des guerres théologiques, nous l'apprend : une voie moyenne entre l'oralité de la recherche ou de l'interrogation amicale, et la fixité irréversible du livre publié. Tant que Descartes espère rencontrer son interlocuteur, il abrège sa réponse : « Mais parce qu'il dit lui-même qu'il ne s'est point adressé à moi à dessein de contester, mais seulement par un pur désir de découvrir la vérité, je lui répondrai ici en peu de mots, afin de réserver quelque chose pour son entretien. Car je crois qu'on peut agir plus sûrement par lettres avec ceux qui aiment la dispute ; mais pour ceux qui ne cherchent que la vérité, l'entrevue et la vive voix est bien commode<sup>1</sup>. » Quand il apprend l'impossibilité d'une rencontre, il change de style. « Ayant reçu ces jours passés des objections comme de la part d'une personne qui demeurerait en cette ville, j'y ai répondu fort brièvement parce que je croyais que, si j'oubliais quelque chose, l'entretien le pourrait facilement réparer ; mais aujourd'hui que je sais qu'il est absent, puisqu'il prend la peine de me récrire, je ne serai pas paresseux à lui répondre : et puisqu'il ne veut pas dire son nom, de peur de faillir dans l'inscription, je m'abstiendrai de tout prélude<sup>2</sup>. » La lettre admet tous les degrés de privauté et de publicité, c'est un intermédiaire entre le pur privé de l'entretien en tête à tête et le public achevé du livre publié. Elle est toujours un écrit, elle fixe dans des

1. Lettre à Arnauld, 4 juin 1648, AT-V-192 1.6-11 (FA-III-854).

2. Lettre à Arnauld, 29 juillet 1648, AT-V-219 1.1-8 (FA-III-860).

formules la pensée désormais offerte à tous les regards, à toutes les lectures : comme inscription, elle est spatiale, simultanée et, si l'on ose dire, irréparable. Guez de Balzac en faisait alors, en France, un genre littéraire. Elle permet à la limite une polémique d'apparat, autant que le livre : oui, j'ai écrit ; non, je n'ai pas écrit que... Mais cet écrit reste marqué par deux subjectivités : il a un auteur, certes, mais aussi un destinataire. Dès qu'il ne s'agit plus d'une fiction, la lettre ouverte (à tous) qui n'attend pas de réponse, mais d'une vraie correspondance, ce destinataire est explicite ou qualifié. Il a vocation à répondre ou à récrire. La correspondance exemplaire est celle qui maintient au mieux ce double aspect de la lettre : le jeu de l'*ego* avec l'*alter ego* (qui, dans l'entretien oral, se soustrait à la contrainte de l'inscription et se perd pour les tiers absents), l'ostensivité universelle de l'écrit (qui, dans le traité, tend à effacer la présence des deux sujets et, dans le livre même autobiographique ou méditatif, même accompagné d'objections et de réponses, domestique l'*alter ego*, transforme ses initiatives effectives en un moment logique du discours autorisé, un simple *sed contra* entre la thèse dogmatique du traité et la réponse dogmatique qui y revient).

Quiconque parcourt les lettres de Descartes constate qu'elles se distribuent sur une échelle graduée, entre la conversation familière et le traité en forme. A une extrémité, les lettres purement personnelles ou privées, qui n'ont aucun titre particulier à figurer dans des œuvres philosophiques sinon le nom de leur rédacteur ; mais naturellement aucune frontière n'est très rigoureuse. Qu'on songe à la lettre à Mersenne du 10 mai 1632, « je me suis amusé à vous écrire tout ceci sans besoin et seulement afin de remplir ma lettre, et ne vous point envoyer de papier vide<sup>1</sup> ». Le projet qui se masque ainsi comme le plus

1. Lettre à Mersenne, 10 mai 1632, AT-I-252 1.20-22 (FA-I-302).

insignifiant des remplissages est le rêve de la plus haute et plus parfaite science, celle qui déduit *a priori* un système du monde totalement explicatif où rien, pas même la situation des étoiles, ne serait laissé au hasard. Qu'on songe à la lettre à Clerselier du 23 avril 1649, où sont commentées pour la dernière fois, de la façon la plus technique, les formules canoniques de la philosophie première : confidence personnelle ou profession publique d'agnosticisme en matière de langue philosophique universelle, la remarque finale, « excusez si j'ai entrelardé cette lettre de latin ; le peu de loisir que j'ai eu, en l'écrivant, ne me permet pas de penser aux paroles, et j'ai seulement désir de vous assurer que je suis, etc.<sup>1</sup> » ? Il reste qu'à l'autre extrémité se trouvent les lettres de pur apparat, qui n'appellent aucune relation affective ni même, au fond, aucune présence d'autrui comme personne. Ainsi les grandes lettres officielles, adressées à des corps constitués comme les théologiens de Sorbonne ou les autorités administratives de telle université. Qu'il s'agisse d'obtenir la protection publique pour une œuvre nouvelle, ou de demander justice contre des calomnies, la lettre n'y est pas fragment d'une correspondance entre deux subjectivités mais, au plus, moment dans une stratégie, acte dans une procédure au même titre que d'autres actes qui ne sont pas nécessairement des lettres. On rangera de ce côté, celui de l'extériorité publique, certaines lettres où la figure de l'interlocuteur est davantage individualisée et qualifiée comme *alter ego*. Ainsi les lettres aux traducteurs qui servent de préface — mais peuvent aussi servir de substitut aux textes théoriques publiés. La lettre à Clerselier sur les Instances de Gassendi, que Descartes voulait substituer à la traduction des *Cinquièmes Réponses* (et que Clerselier a choisi d'y ajouter) n'est pas très différente d'une quelconque *responsio*. Le passage est insensible, dans le jeu de

1. Lettre à Clerselier, 23 avril 1649, AT-V-357 1.16-20 (FA-III-925).

l'objection et de sa solution, entre ce qui est publié comme correspondance (avec des interlocuteurs connus comme Regius et Emilius en mai 1640, ou inconnus comme l'Hyperaspistes en juillet et août 1641) et ce qui est publié comme livre (à la suite des *Méditations*) : il est également insensible lorsque tout se résorbe, à l'intérieur même de chaque méditation, dans l'intériorité unique du sujet méditant, qui discute avec lui-même, ou quand, à l'inverse, s'ajoute la médiation supplémentaire du traducteur. La lettre à l'abbé Picot, au début de la version française des *Principes* en 1647, « laquelle peut ici servir de préface », n'est en effet qu'une préface, sur l'idée de philosophie, sans rien de spécifique, et il est difficile de voir autre chose qu'une coquetterie un peu lourde dans les quatre lettres qui servent de préface aux *Passions de l'Ame*, au moins tant que le correspondant réel ou fictif nous restera inconnu.

On commence à pressentir autre chose, quand le correspondant prend l'initiative d'une demande ou d'une relance, quand il accède à la fonction d'agent, quand lui aussi il écrit. Tel est le cas général, dans les volumes de la correspondance, et surtout pour les correspondants réguliers, pour ceux qui « récrivent » le plus. Mais, ici encore, certaines lettres se laisseraient aujourd'hui ramener sans perte à d'autres genres. On parlerait volontiers de recension, ou d'étude critique, pour la lettre à Mersenne du 11 octobre 1638, sur les *Discorsi* de Galilée, ou du 16 octobre 1639, sur le *De veritate* de Cherbury. Rien ne ressemble plus à un article que la lettre à Mersenne du 20 novembre 1629, sur le projet de langue universelle. Comme on parle, chez Spinoza, de la lettre XII *sur l'infini*, on peut bien parler de la lettre à Chanut du 1<sup>er</sup> février 1647 *sur l'amour* : il s'en faut de rien que tombent à part une brève lettre d'envoi et le texte théorique envoyé, comme sont disjoints la lettre à Huygens du 5 octobre 1637 et ce que nous appelons le traité de mécanique qui l'accompagne. Le cas limite est fourni par une des premières lettres de Descartes,

la lettre *sur les lettres* (de Guez de Balzac), lettre latine dont le destinataire est inconnu, à supposer qu'il existe. Mais même une correspondance suivie, dans laquelle l'interlocuteur demande des explications ou exerce son droit de suite, n'échappe pas à cette double unilatéralité dans la maîtrise, maîtrise de l'auteur et maîtrise de sa doctrine, ce qui s'unifie dans un approfondissement théorique. Ainsi pour les lettres à Mesland sur la liberté et l'indifférence (du 2 mai 1644 et du 9 février 1645) ou sur l'Eucharistie ; ainsi pour les échanges avec Morus de 1648 à 1650, sur la relation entre l'infini et l'indéfini, ou la théorie de l'animal-machine. La présence de l'*alter ego* est bien là : mais le texte qu'il suscite et que l'auteur lui adresse peut être redistribué, par un index des thèmes, en divers appendices aux chapitres d'une philosophie cartésienne selon l'ordre des matières.

Le véritable correspondant est celui qui ne disparaît pas avec les réponses, qui ne s'annule pas au cours de l'échange, et dont l'individualité est comme dessinée, en creux, par les errances réglées du partenaire : alors vraiment une amitié d'astres a remplacé la fiction du pôle. Certaines correspondances cartésiennes montrent bien la réalité de ces interactions, cet échappement à soi qui suscite une histoire, avec son commencement, sa péripétie et sa fin. Deux noms ici ont compté, l'un pour la formation du philosophe, l'autre dans sa maturité : Isaac Beeckman, Henry le Roy dit Regius. Dans les deux cas, on voit une amitié se nouer, une sorte de précipitation intellectuelle conduit Descartes à s'engager, à collaborer, à promettre et participer, précipitation qu'on appellera à son gré imprudence ou générosité. Dans les deux cas, on voit aussi la relation se défaire, ou plutôt devenir conflit et déchirement, se faire critique ou même crise.

Avec Beeckman, il s'agissait surtout de physique et de mécanique, et d'un aîné de huit ans. Il y a plus que de la civilité française dans la lettre du 23 avril 1619 : « si par hasard il sort de moi quelque chose qui ne soit pas à mépriser, vous pourrez à bon droit le réclamer

entièrement pour vous<sup>1</sup> ». Et il y a plus que de l'incivilité ou de la rudesse philosophique dans les lettres de septembre ou octobre 1630 : « j'ai même coutume de tirer instruction des fourmis ou des vermisseaux [...] et je n'ai rien pu apprendre de vous, si ce n'est de la même manière que j'ai coutume d'apprendre des moindres choses de la nature<sup>2</sup> ». Plus même que l'accession à son autonomie intellectuelle pour un philosophe au caractère ombrageux, à l'insociable sociabilité. Au fond, sous cette rupture spectaculaire d'allure parfois presque pathologique, c'est l'entreprise même de la philosophie cartésienne qui prend figure : entre les esquisses physico-mathématiques de 1619, dont le *Compendium Musicae* est un exemple, et leur fondation philosophique acquise lors de la retraite méditative de 1628-1629, le contraste est radical. Le naufrage d'une amitié et la correspondance catastrophique répètent, au regard du « mécanisme » des modernes, l'espoir et la déception que le collégien de La Flèche a connus au regard de l'Ecole. Le correspondant, à la fois agent et patient, acteur et révélateur, permet de mesurer une distance : comment la philosophie de Descartes est prise dans ou par le mécanisme, et s'en dépend. Et quand Descartes met fin à la correspondance, c'est bien l'*ego* du *cogito* qui refuse de traiter l'interlocuteur en *alter ego*, qui le rabat du côté de la nature matérielle. Objet soumis au regard du philosophe solitaire, un Beeckman-machine a rejoint la fourmi-machine et le vermisseau-machine au jardin des fantasmagories cartésiennes.

Avec Regius, la relation est symétrique, elle est la même à une inversion près. L'histoire concerne maintenant la maturité et non plus la formation. Regius est un quasi-contemporain de Descartes, mais

1. Lettre à Beeckman, 23 avril 1619, AT-X-163 1.3-5 (FA-I-42-43).

2. Lettre à Beeckman, septembre-octobre 1630, AT-I-157-158 (FA-I-273).

l'amitié se noue quand il accède à une chaire de médecine où il fera figure de disciple. A Utrecht, les succès du nouveau professeur débordent largement la médecine au sens strict ; les jalousies et les querelles, les embûches aussi, sont les péripéties mêmes du cartésianisme naissant. Descartes ne se contente pas d'inviter la famille amie à goûter les fruits de son jardin, il rédige le brouillon des thèses et des contre-thèses que le disciple recopie presque mot à mot. *Tibi non deero*, « je ne vous manquerai pas au besoin<sup>1</sup> ». Or, sur le point le plus sensible de la nouvelle philosophie, Regius va manquer, et manquer doublement l'essentiel. Il ne s'agit plus, comme avec Beeckman, de remonter à la métaphysique à partir du mécanisme, c'est-à-dire à partir de la jonction mal fondée ou non fondée entre physique et mathématique. Il s'agit de descendre, à partir de la distinction métaphysique entre l'âme et le corps, jusqu'à leur union substantielle, clé de la sagesse, de la morale et même, peut-être, de la médecine humaine. Pour le lecteur rétrospectif, la correspondance avec Regius scelle le destin historique du cartésianisme, son échec ultérieur : l'union est inintelligible, le succès même du dualisme pensé rend impensable l'unité vécue. Il faut choisir. Ou bien cartésianisme signifie philosophie du *cogito*, il faut aller à l'occasionalisme, puis au parallélisme, et pour finir à l'immatérialisme ou à l'idéalisme, vive Berkeley ! Ou bien cartésianisme signifie reconnaissance du vrai homme, et de l'union substantielle : on va glisser au statut modal de l'âme, à la possibilité pour la matière de penser, et finalement au matérialisme médical : bonjour La Mettrie ! Si Regius est, pour Descartes, un véritable *alter ego*, c'est qu'il accomplit déjà à lui tout seul tous ces mouvements, et dans le mouvement même par lequel il est cartésien : ce qui oblige Descartes à se définir, à se révéler ou à se constituer lui-même. « Pardonnez-moi, je vous prie, si

1. Lettre à Regius, janvier 1642, AT-III-486 1.17 (FA-II-911 et note 2).

je vous ouvre mon cœur aussi franchement que si vous étiez mon frère... A présent, je souscris volontiers au sentiment de ceux qui souhaiteraient que vous vous continssiez dans les bornes de la médecine ; en effet, qu'est-il nécessaire de mêler dans vos écrits ce qui regarde la métaphysique ou la théologie, puisque vous ne sauriez toucher ces difficultés sans errer à droite ou à gauche<sup>1</sup>. » A droite ou à gauche ? A droite d'abord, en décembre 1641, quand Regius accentue le dualisme jusqu'à faire de l'homme un être par accident, la rencontre tout extérieure entre deux substances dont aucune n'a le moindre besoin de l'autre. A gauche ensuite, en 1645, quand Regius accentue l'union jusqu'à faire de l'âme un simple mode, dont seule la révélation divine peut nous promettre la survie. Cette fois, l'embarquée aboutira à la rupture. Le maître annoncera son intention de désavouer le disciple infidèle ; mais le disciple se rebiffera, il refusera de tendre les doigts sous la fêrule et de respecter une métaphysique qu'en effet la génération suivante aura coutume de mépriser. Le désaccord éclate sur la place publique, avec le *Placard* de Regius et les *Notes sur un placard*, avec la préface française aux *Principes* : tout est rompu, et les mauvais procédés survivront à la mort de Descartes, puisque Regius refusera de communiquer à Clerselier, l'éditeur de la correspondance, les manuscrits qu'il détient. Rien ne montre mieux l'entrelacs du public et du privé dans ces échanges, mais aussi le rôle de l'interlocuteur dans la constitution même du sujet philosopant Descartes. Car l'errance, ou l'erreur, « à droite ou à gauche », est aussi la projection d'une tension interne au cartésianisme. C'est le premier Regius qui oblige le premier Descartes à concéder qu'il existe au moins une forme substantielle de style scolastique, l'âme humaine ; et c'est le second Regius qui conduit Descartes à préférer encore l'erreur du premier Regius à ce qui deviendra

1. Lettre à Regius, juillet 1645, AT-IV-249-250 (FA-III-582-583).

le matérialisme du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit bien d'une vraie correspondance : mais elle a mis fin aux rapports entre les correspondants.

## II. LA CORRESPONDANCE AVEC ELISABETH

### *Une correspondante exemplaire : la princesse Elisabeth*

La princesse Elisabeth, correspondante exemplaire, est la seule sans doute avec qui la correspondance philosophique de Descartes se soit pleinement accomplie comme genre spécifique. C'est pourquoi les lettres qui se sont échangées entre 1643 et 1649 constituent un ensemble exceptionnel, qui doit être considéré à part dans son intégralité, même s'il convient de l'éclairer ou de le compléter par quelques autres lettres.

Elisabeth n'est pas de la même génération que Descartes. Au moment de leur première rencontre, à La Haye, c'est encore une jeune fille que le philosophe grisonnant vient saluer, un philosophe désormais en possession de son système. Il existe pourtant entre les deux interlocuteurs une incontestable harmonie et comme des correspondances entre les deux esprits, ces deux choses qui pensent, c'est-à-dire qui conçoivent ou ignorent, veulent et ne veulent pas, aiment ou haïssent, qui imaginent aussi et qui sentent. Elisabeth, fille de Frédéric V, l'électeur palatin qui fut roi de Bohême un seul hiver, vit réfugiée avec ses parents en Hollande. Sa famille est mêlée aux grands événements de la guerre de Trente Ans, et liée aux familles régnantes d'Europe : son oncle est Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre, qui sera décapité en 1649 au terme d'une longue guerre civile, sa tante est électrice de Brandebourg, et la France, qui soutient contre la maison d'Autriche les puissances protestantes, aidera son frère à récupérer, à la paix de Westphalie, une partie de ses Etats, le Palatinat rhénan autour de Heidelberg. Mais l'exil a mûri l'orpheline, dont le père est mort en 1632, et il a abaissé la barrière entre la princesse de

Bohême et le sieur du Perron. Michelet rapporte un tout petit fait, emprunté aux Mémoires de Du Maurier, fils d'un ancien ambassadeur de France. « Mon père nous ayant loué une petite maison de noblesse près de La Haye, et nous y ayant placés mon frère et moi avec notre précepteur et deux valets, un jour le roi de Bohême, réfugié en Hollande, étant à la chasse et par hasard ayant entré, suivant un lièvre, avec des chiens et des chevaux, dans un petit champ joignant cette maison qu'on avait semé de quenolles (navets), le fermier du lieu, en son habit de fête de drap d'Espagne noir, avec une camisole de ratine de Florence, à gros boutons d'argent massif, courant avec un grand valet qu'il avait, à la rencontre du prince, ayant chacun une grande fourche ferrée à la main, et sans le saluer lui dit en grondant : *Konig van Behemen! Konig van Behemen!* (roi de Bohême! roi de Bohême!) pourquoi viens-tu perdre mon champ de quenolles, que j'ai eu tant de peine à semer? Ce qui fit retirer le roi tout court, lui faisant des excuses, et lui disant que ses chiens l'avaient mené là malgré lui<sup>1</sup>. » Michelet croit apercevoir à travers cette anecdote une liberté exceptionnelle en Europe : partout ailleurs cette audace à défendre le fruit du travail eût été punie, ce paysan en France eût été aux galères, et le roi en Allemagne l'eût fait dévorer par ses chiens. Peut-être ; mais il faut y voir aussi la fragilité de l'exil, et se rappeler qu'à Paris le cardinal de Retz devait faire livrer des bûches à la reine d'Angleterre, épouse de Charles I<sup>er</sup>, réfugiée au Louvre où elle mourait de froid<sup>2</sup>. A la cour de Bohême que fréquentaient volontiers les visiteurs français, la grâce de la fille aînée, ses vertus mais aussi ses exceptionnelles lumières, la sûreté d'un jugement qui achève de se former et qui est déjà reconnu, ont tout pour retenir Descartes. Il n'est aucun besoin d'inventer un roman,

1. Michelet, *Histoire de France*, Livre V, chapitre 24 fin.

2. Cardinal de Retz, *Mémoires*, Seconde partie, Gallimard, 1949, p. 160-161.

ou de supposer derrière les sentiments avoués au bas des lettres d'autres sentiments invérifiables. Le philosophe cherche au-delà du monde confiné des doctes un public de non-professionnels : il a voulu que, dans ses ouvrages, même les femmes pussent l'entendre. Contre l'érudition, il en appelle à la lumière naturelle. Qui mieux que cette jeune princesse peut figurer la postérité dans ce qu'elle a d'essentiel, le goût des mathématiques comme instrument de formation, l'amour de Dieu dans le respect de sa gloire ?

Vraie correspondance, l'échange des lettres qui nous ont été conservées. Les unes et les autres sont en français : il ne faut pas disjoindre le français traversé de latinismes où l'un veut fixer sa doctrine, et le français incorrect peut-être mais si fluide que l'autre parle déjà comme l'Europe cultivée du siècle suivant. Il est indispensable de garder ici, dans leur ordre, les deux voix alternées. Car, souvent, la formule du philosophe reprendra seulement, pour y répondre, la première suggestion venue en « un style si déréglé », d' « une personne ignorante et indocile<sup>1</sup> ». Dès le commencement, Elisabeth oblige Descartes à changer de terrain, elle l'y oblige à ses propres yeux : « La question que Votre Altesse propose me semble être celle qu'on me peut demander avec le plus de raison, en suite des écrits que j'ai publiés<sup>2</sup>. » Il semble que Descartes ait joué deux fois, dans deux correspondances parallèles, le jeu du dualisme et de l'union substantielle : une fois avec Regius, le professeur d'université, sur le mode dogmatique des erreurs dénoncées, à droite et à gauche, et pour finir comme rupture ; une fois avec Elisabeth, sur le mode de l'approfondissement et de la reprise, des corrections comme autocorrections. « Je me suis mal expliqué en mes précédentes<sup>3</sup>. » Descartes oppose à Regius sa

1. Lettre d'Elisabeth, 16 mai 1643, AT-III-660 1.4 et 661 1.3.

2. Lettre à Elisabeth, 21 mai 1643, AT-III-664 1.20-23 (FA-III-18-19).

3. Lettre à Elisabeth, 28 juin 1643, AT-III-690 1.3-4 (FA-III-43 et note 1).

métaphysique, et il profite de la traduction française des *Principes* pour signaler au public l'infidélité du disciple. En ce sens, le mouvement de va-et-vient dont nous avons parlé reste extérieur à l'écrit lui-même dans ce qu'il a de plus stable, au livre. Avec Elisabeth, la relation est exactement inverse : la correspondance ne fait pas passer du livre à sa traduction maintenue, mais d'un livre à un autre livre. Les mêmes *Principia* où Descartes a puisé, en 1643, les trois notions primitives par lesquelles il répond à Elisabeth<sup>1</sup> paraîtront, en 1644, avec une dédicace, officielle au sens que nous avons analysé plus haut, « à la sérénissime princesse Elisabeth, première fille de Frédéric, roi de Bohême, comte Palatin et prince-électeur de l'Empire ». A ce livre-là, l'échange n'a sans doute rien apporté. Mais il a fait passer à un autre, au traité des passions qu'on voit naître, se développer, s'accomplir à cette occasion. Quelque chose manquait au cartésianisme, et Elisabeth avait fort bien remarqué sa place dans le système, à l'article 188 des *Principia*, dans sa quatrième partie. « Quelles choses doivent encore être expliquées, afin que ce traité soit complet » : il faudrait l'accompagner « de deux autres, l'une touchant la nature des animaux et des plantes, l'autre touchant celle de l'homme, ainsi que je m'étais proposé lorsque j'ai commencé ce traité. » Mais Elisabeth était beaucoup trop modeste, lorsqu'elle laissait entendre que le déplacement imposé par son insistance pourrait se limiter à un complément, dans la version française de 1647. « J'ai principalement de l'impatience pour vos Principes de philosophie en français, puisque vous y avez ajouté quelque chose qui n'est point au latin, ce que je pense sera au 4<sup>e</sup> livre, puisque les trois autres me paraissent aussi clairs qu'il est possible de les rendre<sup>2</sup>. » Descartes a creusé l'écart : la nouveauté ne saurait se laisser ramener à un

1. Voir H. Gouhier, *La Pensée métaphysique de Descartes*, chapitre XII, II, p. 329 et note 23.

2. Lettre d'Elisabeth, mai 1647, AT-V-48 1.21-25.

remaniement d'écriture voire à une nouvelle explication, comme pour les lois du choc ; c'est un nouveau traité et peut-être une nouvelle fondation qui s'offre avec les *Passions de l'Ame* — et, à son occasion, une nouvelle étude de « toute la nature de l'homme ». Nouveau traité, dernier traité avant la mort de Descartes, traité dont la correspondance avec Elisabeth fournit comme un commentaire continu.

Cette correspondance n'est pas seulement un intermède privé entre deux œuvres publiques, les deux livres publiés en 1644 (les *Principia*, dédiés à la princesse) et en 1649 (les *Passions de l'Ame*, le traité écrit pour elle). Elle a elle-même évolué du privé au public. Peu importe le jeu des distances proprement géographiques, puisque tantôt les deux interlocuteurs sont si voisins qu'ils peuvent se rencontrer, et tantôt ils s'écrivent d'un bout à l'autre de l'Europe, des frontières de Silésie jusqu'à Paris ou à Stockholm. Peu importe même l'exacte mesure des distances sociales, l'appréciation des fonctions remplies par Descartes comme mathématicien (répétiteur) ou comme conseiller (en matière médicale ou diplomatique). Le plus frappant est, dans l'inextricable entrecroisement des considérations philosophiques avec les communications personnelles, l'émergence d'une œuvre. Le souci de discrétion est si grand, au début, que la princesse souhaite voir détruire ses lettres. Elle place sous la protection du serment d'Hippocrate « les faiblesses de ses spéculations <sup>1</sup> » tout autant que ses confidences de santé, elle autorise son franc-parler en suggérant « que vous l'ôterez, par le feu, du hasard de tomber en mauvaises mains <sup>2</sup> ». Expliquer, pour Descartes, c'est déchiffrer un message codé. Or ici il propose de coder, et c'est Elisabeth qui, symboliquement, récuse le chiffre proposé. Je « le trouve fort bon, mais trop prolix pour écrire tout un sens <sup>3</sup> ». Les lettres qui

1. Lettre d'Elisabeth, 16 mai 1643, AT-III-662 1.1-4.

2. Lettre d'Elisabeth, 24 mai 1645, AT-IV-210-211.

3. Lettre d'Elisabeth, 10 octobre 1646, AT-IV-524 1.5-11.

nous sont conservées sont en clair, et, à mesure que le sens s'affirme, de moins en moins chiffré, la correspondance elle-même, de moins en moins prolix, est regardée par le philosophe comme une sorte de traité. « Votre Altesse ne m'a rien communiqué, qui ne mérite d'être vu et admiré de tous les hommes<sup>1</sup>. » Cette formule inaugurale pourrait paraître encore une formule de politesse, sincère sans doute, mais apparentée aux compliments qui suivent pour la juste solution d'un exercice géométrique, compliments qui reconduisent à l'œuvre initiale sans la remettre en cause : « Le calcul dont se sert Votre Altesse est entièrement semblable à celui que j'ai proposé dans ma géométrie<sup>2</sup>. » Dès ce moment, l'apparence serait trompeuse, puisque la force des raisonnements en la princesse a déjà révélé au philosophe une lacune, ce qu'il n'a pas encore étudié dans les écrits qu'il a publiés, et une défaillance, la mauvaise explication qu'il a d'abord donnée touchant la question de l'homme. Mais à mesure que la bonne explication se construit, la correspondance devient une œuvre, à laquelle il faut renvoyer d'éventuels lecteurs. Le changement de statut s'affirme avec la substitution des correspondants : la reine Christine, par l'intermédiaire de Chanut, souhaite connaître la doctrine morale de Descartes, cette dernière morale qui vient d'atteindre sa forme définitive dans la correspondance avec Elisabeth et va trouver sa formulation en traité dans les *Passions de l'Ame*. Comment la satisfaire, sinon en lui communiquant les lettres mêmes où cette morale s'est constituée, ces lettres qui sont à la morale ultime (publiée en 1649) ce que le manuscrit perdu de 1629 serait à la métaphysique publiée, dans les trois livres de 1637, 1641 et 1644 ? Mais ces lettres sont privées. Rien ne garantit que la reine se réjouira de recevoir en guise de manuel ce qui fut écrit pour une

1. Lettre à Elisabeth, 21 mai 1643, AT-III-668 1.15-16 (FA-III-22-23).

2. Lettre à Elisabeth, novembre 1643, AT-IV-46 1.4-6.

autre, ou que cette autre acceptera de voir communiqué ce qui fut son secret. Distinguons l'embarras de Descartes, et le devoir de l'éditeur moderne. L'embarras de Descartes est diplomatique : « ces écrits que j'envoie à Monsieur Chanut sont les lettres que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse<sup>1</sup> ». Est-ce assez garder le respect dû à l'une et à l'autre que de risquer ce transfert ? Mais le devoir de l'éditeur est de prendre au sérieux l'avertissement final. Il est « plus agréable de voir ce qui a été ainsi écrit à une autre » réutilisé pour la reine que si nous avions une autre correspondance faite sur mesure pour elle, parce qu'on « pourra s'assurer davantage que je n'ai rien changé ou déguisé en sa considération<sup>2</sup> ». La pensée qui s'y formule est donc authentiquement cartésienne, et elle y a acquis sa communicabilité universelle. Il reste qu'elle est née de la conjonction entre les deux correspondants : *proles cum matre creata*. Chaque lettre, même signée du seul nom de Descartes, a au fond deux auteurs.

La correspondance avec Regius s'était conclue par une rupture, et la réédition d'un livre, en français, les *Principes*, dont la préface désavouait entièrement le disciple infidèle. La correspondance avec Elisabeth finit peut-être par épuiser sa force créatrice, mais en laissant derrière elle deux œuvres jumelles, indissociables pour la postérité : le traité de 1649, et les lettres heureusement conservées entre le philosophe et son « affectionnée amie à le servir », entre la princesse et le « meilleur médecin pour son âme<sup>3</sup> ».

*La troisième notion primitive ou la philosophie arrachée à l'ego.*

La correspondance entre Descartes et Elisabeth marque une péripétie dans la philosophie cartésienne,

1. Lettre à Elisabeth, 20 novembre 1647, AT-V-90 1.25-26 (FA-III-752).

2. Lettre à Chanut, 20 novembre 1647, AT-V-88 1.14-18 (FA-III-750).

3. Lettre d'Elisabeth, 16 mai 1643, AT-III-662 1.1 et 6.

le dernier mouvement par quoi elle s'est révélée à elle-même : il ne la déchire pas, mais il en déplace l'équilibre, il la décentre et la recentre sans la déraciner. Reste à dégager cette originalité proprement philosophique, dans le contenu doctrinal. Pour le dire d'un mot, c'est l'*ego* qui accède à sa forme ultime. Ce qui s'appelait depuis longtemps le « vrai homme<sup>1</sup> » devient une personne, « une seule personne<sup>2</sup> » mais « une personne entière<sup>3</sup> ». Cette métamorphose implique le passage de la théorie à la pratique, du regard spéculatif sinon réflexif de la *mens* sur sa propre *cogitatio* à l'usage de la vie : bref elle est indissociable d'une morale. Et l'*ego* cesse d'être l'entendement spéculativement converti sur lui-même dans un acte de liberté absolue qui, au mieux, ne s'ouvre qu'à Dieu : il peut échanger son point de vue avec l'*alter ego*. Alors la métaphysique de l'*ego cogito*, sans se renier, se complète en une éthique de la générosité.

Jamais la réflexion cartésienne n'a méconnu l'union de l'âme et du corps, ce qui fait le vrai homme et le rend irréductible à un entendement, à une puissance intellectuelle logée dans son corps comme un pilote en son navire. Que le corps humain soit *informé* par l'esprit était reconnu dès les *Regulae*<sup>4</sup>, et répété dans les *Principia*<sup>5</sup>. Mais la démarche métaphysique, par le doute, dégageait l'*ego* comme chose qui pense, et instituait entre chose pensante et chose étendue une distinction réelle ou de substance. Ce point de départ restait, nécessairement, la vérité dominante, même quand l'analyse du sentir obligeait à l'aménager pour reconnaître la spécificité de l'union substantielle. En mettant dès sa première lettre le doigt sur cette difficulté majeure, Elisabeth a conduit Descartes à

1. *Discours de la Méthode* V, AT-VI-59 1.18 (FA-I-632 et note 1).

2. Lettre à Elisabeth, 28 juin 1643, AT-III-694 1.2-3 (FA-III-47).

3. Lettre d'Elisabeth, 4 décembre 1649, AT-V-452 1.9.

4. Règle XII, AT-X-411 1.19.

5. *Principia Philosophiae* IV, 189, AT-VIII(1)-315 1.24.

faire le chemin dans l'autre sens. Il ne s'agit pas pour elle de refuser l'une des deux vérités cartésiennes, ce qui conduisit le dialogue avec Regius à la rupture. Il s'agit de demander « une définition de l'âme plus particulière qu'en votre métaphysique, c'est-à-dire de sa substance, séparée de son action, de la pensée<sup>1</sup> ». Comme Burman, à sa manière, Elisabeth attend de Descartes lui-même les réponses aux questions qui seront bientôt celles des anticartésiens. Et Descartes accepte de les lui donner — ou, au moins, de chercher à les trouver avec elle. Il accepte de faire le double mouvement : si le premier, de l'âme réellement distincte du corps à l'homme, doit définitivement échouer, il tente l'autre, repartir de l'âme humaine vécue comme douée de matière et d'extension, avant de revenir à la connaissance de la distinction. Mais ce nouveau mouvement, s'il n'est pas un simple jeu verbal, la répétition de la contradiction initiale dissimulée en une illusoire successivité, implique un recentrage, un changement d'équilibre. Même si, dans l'ordre théorique des vérités, la notion de l'union est *la troisième* des notions primitives, le point de vue de l'homme devient, même en philosophie, et pour que la philosophie soit un système (dont la métaphysique ou philosophie première, domaine de l'entendement pur, n'est plus qu'un moment), le point de vue central sinon dominant. L'homme prend le premier rang, non point comme substance, mais comme personne. Il est vain de chercher à dissocier l'âme de sa pensée, qui est son attribut principal, comme il serait vain de chercher une troisième substance (l'âme et son corps ne forment qu'un tout dont l'unité est de composition<sup>2</sup>) et même une seconde (mon corps n'étant qu'un assemblage de modes et non pas une substance<sup>3</sup>). Mais chaque homme « est une seule

1. Lettre d'Elisabeth, 16 mai 1643, AT-III-661 1.19-21.

2. *Réponses aux sixièmes objections*, n° 2, AT-VII-423 1.23 ; IX-226-227.

3. *Méditations métaphysiques*, Synopsis, AT-VII-14 1.6-17 ; IX-10.

personne, qui a ensemble un corps et une pensée » : la notion de substance sera absente des *Passions de l'Âme*, comme celle de personne était absente des écrits métaphysiques. Chacun peut toujours, par un retour à la réflexion métaphysique, se retrouver comme *ego* ou chose pensante, substance distincte du corps : alors ses passions mêmes ne sont plus qu'un genre de pensées parmi les autres, *cogitationes* de second rang parce qu'intrinsèquement confuses. Mais, dans l'autre sens, chaque *ego* n'est qu'une instance prélevée sur la réalité vécue d'une personne : et pour tout homme ou toute femme, même la plus haute affectivité, les émotions intérieures, les joies intellectuelles que l'âme excite elle-même en elle-même, font système avec les passions et agissent sur le corps. La vie ordinaire n'est plus l'extérieur de la philosophie, d'où le discours de vérité doit s'exiler : elle en est aussi bien l'origine que le terme.

Ce retour, de l'âme à l'homme, se réalise sous la forme d'une morale. « Les pédants diront que vous êtes contraint de bâtir une nouvelle morale, pour m'en rendre digne<sup>1</sup> » : les pédants pour une fois n'auront pas tout à fait tort. Non point que Descartes ait eu à modifier quoi que ce soit à sa morale, ou à la morale, pour l'adapter au nouveau point de vue : mais, plus radicalement, c'est la constitution même de la morale cartésienne, dans son intégralité, qui s'est confondue avec le travail sur la troisième notion primitive. Il suffit de comparer la morale que « je me formai par provision », telle que l'expose la troisième partie du *Discours de la Méthode*<sup>2</sup>, et sa reprise explicite dans la lettre du 4 août 1645<sup>3</sup>, pour mesurer le changement. Descartes a toujours gardé deux idées extrêmes, qui sont comme les deux limites d'une visée morale :

1. Lettre d'Elisabeth, 1<sup>er</sup> août 1644, AT-IV-131 1.12-13.

2. *Discours de la Méthode*, III, AT-VI-22-28 (FA-I-591-598 et note 1, p. 597).

3. Lettre à Elisabeth, 4 août 1645, AT-IV-265-266 (FA-III-588-590 et note 1, p. 589).

<i>Introduction</i> .....	7
<i>Note sur l'établissement des textes</i> .....	37
<b>LETTRES</b> .....	39
I. Fragments de lettres sur la morale et la théorie de l'homme .....	41
Descartes à Mersenne, avril ou mai 1637, <i>extrait</i> .	43
Descartes à Reneri pour Pollot, avril ou mai 1638, <i>extrait : point 2</i> .	45
Descartes à Hyperaspistes, août 1641, <i>extrait : point 1</i> (traduction).	47
Descartes à Mesland, 2 mai 1644, <i>extrait</i> .	49
Descartes à Mesland, 9 février 1645 (traduction).	52
Descartes à Regius, mi-décembre 1641, <i>extrait</i> (traduction).	55
Descartes à Regius, janvier 1642, <i>extrait</i> (traduction).	57
Descartes à Regius, juillet 1645 (traduction).	59
Descartes à Regius, juillet 1645, <i>extrait</i> (traduction).	61
II. Correspondance intégrale entre Descartes et la princesse Elisabeth .....	63

III. Lettres de Descartes à Chanut et à la reine Christine.....	239
<i>Index des noms propres</i> .....	291
<i>Bibliographie</i> .....	299
<i>Chronologie</i> .....	303